

La vie est-elle amère à vos cœurs de poètes ?
 Pourquoi donc vous fâcher quand les tâches sont faites ?
 Dieu vous mit ici-bas pour fêter le soleil,
 Pour sourire à l'Aurore et faire un doux sommeil ;
 Pour apaiser les flots et dorer le nuage
 Qui, de l'éternité, voile toujours la page.
 Dans ce livre entr'ouvert que nous feuilletons tous,
 Vous esquissez des traits qu'on regarde à genoux ;
L'herbe ne tremble pas sous vos pieds de gazelles
 Et pour gravir les monts, vous possédez des ailes.

Vous n'êtes pas de ceux qui n'ont plus d'horizon,
 Qui, le front assombri, lisent Flammarion ;
 Tristes enfants perdus, errant sur le rivage,
 Il faut pour les calmer un éternel voyage.
 Allons, se disent-ils, vers d'autres océans,
 Chercher des cœurs amis et des esprits contents.
 L'immense Jupiter n'a point de brises folles ;
 Là tous les purs rayons deviennent auréoles ;
 Là point d'ancre perfide aux échos ténébreux,
 Point de sillons perdus, de sentiers tortueux ;
 Là plus d'espoir déçu que l'erreur fit éclore,
 Rêve plus ou moins long, que l'illusion colore,
 De gentils chérubins y caressent l'oiseau,
 Sur la terre on le tue !.... rossignol ou corbeau.....

Laissons-les s'agiter ces démons qui se brûlent
 Et qui tendent les bras aux flots qui se reculent.
 Dieu nous préserve, hélas ! de voyager ainsi !
 De vivre si longtemps, si longtemps loin de lui !
 Monsieur Flammarion, je ne veux pas vous suivre
 Dans tous vos beaux climats. Je crois que pour y vivre
 Il faut, comme chez nous, bien comprimer son cœur,
Garder le front serein, rire dans la douleur,
 Plonger dans l'œil du fourbe un long regard sévère
 Et ferrer ses deux pieds pour broyer la vipère.